



L'après-midi nous conduit au cœur du monde absurde des prisons soviétiques. Le bus tout-terrain nous cahote une bonne demi-heure sur un chemin défoncé. Cette piste traverse l'île dans toute sa longueur. A gauche et à droite des marécages et des arbres rabougris, bouleaux et résineux. Lichens et mousses envahissent tout, mélange d'eau et de tourbe. De temps à autre une ouverture dans la forêt nous fait apercevoir un petit lac ou un étang, étendues d'eau vides et noires. Nous sommes accompagnés par Iouri, âgé d'une bonne cinquantaine d'années. Un dernier cahot et grincement des amortisseurs, le bus s'arrête sur un semblant de parking, au pied d'une colline escarpée.

Nous sommes rendus au mont de la Vache. Cette éminence a 72 mètres de haut, deux fois moins que la pyramide de Cheops nous dit notre guide. Un jeune homme nous a rejoints, il commentera le site et traduira

en français. Selon nos guides, les îles Solovetski attiraient les pêcheurs à cause des courants



et de la richesse en algue des environs, les poissons y foisonnent, il y a même des baleines Beluga qui transitent en été. La nature est variée. 220 espèces d'oiseaux nichent selon les saisons. L'eau douce ne manque pas. 100 variétés de lichens ont été identifiées.

Les peintres de Saint-Petersbourg y venaient pour améliorer leur vue en mangeant des myrtilles nous dit-on. En fait il y a aussi

des champignons hallucinogènes, « les meilleurs de la Russie, cela se sait mais ne s'écrit pas dans les livres ... ». Ces îles attirent une population aux motivations très variées. En 1429, les premiers saints moines, Zosime, Sabbatios et Germain, débarquent et s'installent. La terre est partagée, le monastère prospère.

Vers 1530 Ivan le Terrible utilise cet endroit comme prison. Les moines sont chargés de surveiller les prisonniers, ces moines haïssaient le monde extérieur.

« ... au XVI^{ème} siècle, Fédor Kolytchev, Philippe en religion, un boyard de Novgorod qui avait grandi aux côtés d'Ivan le Terrible à la cour de Russie. C'était un homme d'action qui réussit à édifier dans le Grand Nord une florissante forteresse religieuse. Outre des églises, ils construisent dans l'île des canaux, des conduites d'eau et des routes, une briqueterie et des saloirs.... Il possédait tout le nord-ouest de la Russie, son pouvoir s'étendait à l'occident jusqu'en Carélie, et au Septentrion jusqu'à la presqu'île de Kola tandis qu'au sud, il pouvait même se permettre de défier l'autorité de Moscou.»

Arto Paasilinna : le bestial serviteur du pasteur Huuskonen, p 205.

Un chemin abrupt en colimaçon mène au sommet de la colline de Sekirmaä Gora ou trône une chapelle avec un clocher-phare. Depuis la plate-forme sommitale, la vue s'étend sur le nord de l'île, vers la mer Blanche. Aucune habitation en vue sinon une autre église, plus bas, le monastère de Saint Savvaty.



La chapelle où nous sommes a été édifée vers 1855-1856 à l'époque de la guerre de Crimée. Deux navires britanniques sont venus attaquer l'île monastique et ses richesses. Les Russes prétendirent que c'étaient des bâtiments armés de 60 canons, en réalité il s'agissait de navires plus petits à 14 canons chacun. Les Anglais auraient utilisé une ruse en arborant un pavillon qui proclamaient qu'ils venaient acheter de la viande ; les moines qui faisaient procession autour du monastère ont été surpris de voir voler les boulets. Mais la garnison répliqua et si les boulets ont laissé des traces sur les murs, les Anglais ont dû se replier grâce à la mise en œuvre de brûlots.

La chapelle est orientée vers le Nord / Nord-est au lieu de l'Est. Le clocher est occupé par un phare d'une portée de 40 kilomètres. Un modèle identique existe à Vladivostok.



En apparence très paisible, ce lieu était une des prisons les plus effrayantes du système carcéral installé sur l'archipel : « *le phare est comme un cierge qui rappelle la mémoire de ceux qui étaient enfermés sur cette colline* » nous dit Iouri notre guide.

Les Bolcheviks ont créé un système carcéral à grande échelle à partir des expériences menées dans l'archipel. Chronologiquement ce n'est pas le premier camp d'internement, mais ce fut une sorte de laboratoire. Ce territoire était en dehors de toutes les lois, même celles du monde soviétique. C'était une colonie pénitentiaire. Initialement, héritage de l'époque tsariste, il y avait 300 prisonniers politiques, socialistes, anarchistes, communistes, anti-bolchevistes membres de l'intelligentsia. Leur régime était relativement modéré. Ils pouvaient créer des journaux, jouer des pièces de théâtre, une bibliothèque était à leur disposition. Ils pouvaient publier des documents scientifiques. Ces prisonniers spéciaux resteront à part.

« *C'est en effet à cette époque que commence à se développer en grand la politique du Goulag inaugurée dans le courant de l'année 1918 et officialisée par le décret du 5 septembre 1918. Durant l'été 1920, on a expédié vers Arkangelsk une foule d'officiers présumés blancs capturés dans le Sud. On les dirige en barque vers les îles Solovetski. Beaucoup sombrèrent en cours de route en mer Blanche... le système s'étend aux officiers rouges qui avant de devenir rouges ont un passé blanc. C'est la première épuration dans l'armée. Les arrestations se font discrètement. Les familles de tous ces disparus posent aussi un problème, mère, femme, enfants, autant de mécontents et d'adversaires en puissance, ce qui les condamne à être arrêtés et déportés à leur tour...* »

Dominique Venner : Les Blancs et les Rouges, p 312.

Puis des soldats et officiers russes blancs y sont enfermés. On les oblige à des tâches absurdes comme compter les mouettes à longueur de journées. Ensuite, des contre-révolutionnaires de toutes sortes, des ennemis du peuple, une foule de gens sont incarcérés sur l'île. Petit à petit, l'exploitation de cette main d'œuvre en état de servitude commence. Le régime de travail est particulièrement dur. Les chantiers d'abattage des arbres, d'extraction de tourbe sont ouverts. Les hommes y travaillent avec très peu d'outils, creusent avec leurs mains, pataugent dans les marécages en été ou vivent dans la neige. La punition d'exposition aux piqûres des moustiques est courante. La prison devient effrayante. Les Bolcheviks prétendaient rééduquer les contre-révolutionnaires. A partir de 1925, les arbres sont presque tous abattus. Plus de 20 000 prisonniers sont retenus sur les îles, le camp de Solovki à destination spéciale ou S.L.O.N. doit être autosuffisant, doit produire.

Le système d'esclavage à grande échelle se met en marche. Solovki essaime sur le continent, d'abord sur le rivage du continent, puis sur le chantier du canal Mer-Blanche-Volga, puis sur toute la Sibérie. Des millions de prisonniers-esclaves, coupables de peu de choses sauf de ne pas être de bons Bolcheviks, des hommes dont le seul crime est d'exister vont servir à remplir les quotas de main d'œuvre servile pour être employés au développement des contrées inhospitalières, à l'extraction de minerais, d'or, à l'abattage de bois. Un nombre inconnu de ces hommes et de ces femmes et enfants succombera de misère, de froid et de faim, probablement plusieurs millions.

Le système ne sera jamais véritablement auto-suffisant, coûteux, il finira par s'effondrer. C'était une tuerie sans issue. Le Goulag dévore ses propres gardiens qui pour certains sont fusillés. Des prisonniers deviendront gardiens à leur tour. Les Russes prisonniers de guerre des Allemands seront jetés au Goulag, coupables de s'être rendus. La Russie bolchevique et la Tchéka son bras armé ont inventé « *le travail qui libère* ». La Russie a dévoré ses enfants.

Des étrangers dont des Français, communistes ou pas, ont été prisonniers au Goulag. En 1931, Staline ordonne de fusiller 70 000 prisonniers, d'autres exécutions massives suivront. Brejnev mettra le point final au Goulag à partir de 1972 en utilisant progressivement le système psychiatrique pour interner les dissidents. Dans les années 80, il y aura toujours des Français, oubliés, ignorés, internés en Russie.

« En 1953, alors qu'officiellement plus aucun Français n'est prisonnier en U.R.S.S., réapparaît un compatriote, le père N. qui a enfin pu alerter notre ambassade sur son sort. Il fait état de nombreux Français, anciens détenus des nazis, travaillant dans les Goulags du Grand Nord

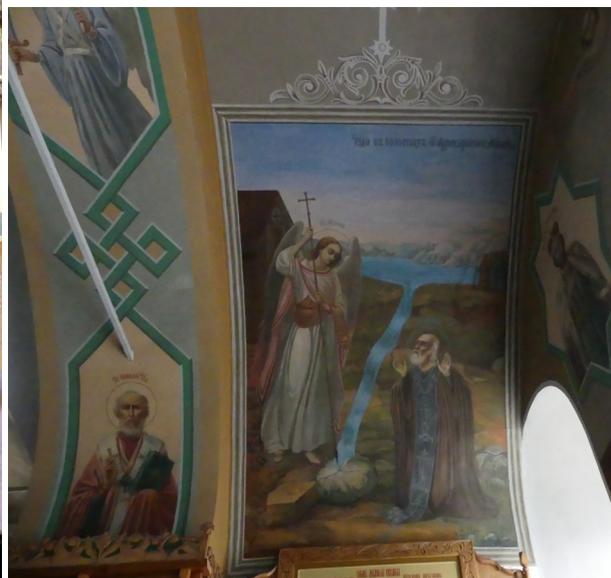
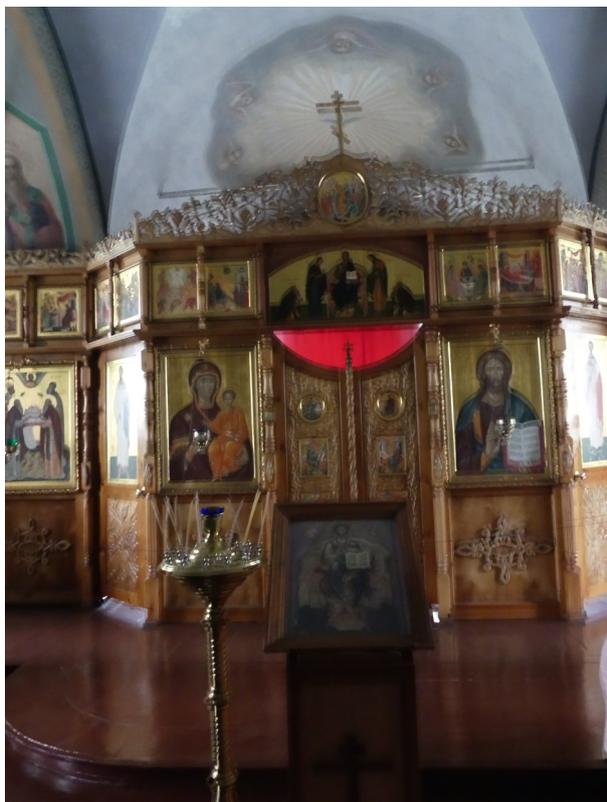
Un diplomate interrogé en 1983, m'a répondu—ces Français —là ont sans doute été forcés d'adopter la nationalité soviétique et sont assignés à résidence dans quelque lointaine région.»

Patrick Meney : les mains coupées de la Taïga, p. 80 à 89.



Au fur et à mesure de cette évocation, une émotion se fait jour, Iouri ressent profondément la douleur et le drame de ces hommes.

Une fois entrés dans la chapelle, il explique que plusieurs centaines d'hommes y étaient enfermés sans chauffage, entassés sans hygiène, sans pouvoir s'allonger et avec des sous-vêtements pour seule protection contre le froid. L'espace de l'autel servait de tinette, sacrilège et désacralisation forcée du lieu. La chapelle était un lieu de punition pour les récalcitrants. Une partie des exécutions ont eu lieu sur cette colline. Un quota d'exécution avait été établi et devait être respecté, comme une norme de travail. Les exécuteurs appelaient un à un les prisonniers de la chapelle et les fusillaient à l'extérieur.



Les moines du monastère ont pour partie été fusillés, expulsés. Quelques-uns ont accepté de rester comme gardiens, des photos de moines en tenue de tchékistes en attestent. Pour cela ils recevaient un salaire. Aujourd'hui encore le Patriarche orthodoxe dit « *que n'est pas encore venu le temps de parler de cela* ». Se sont-ils sacrifiés en tant qu'hommes pour sauvegarder le trésor d'icônes ? Qui sait ?

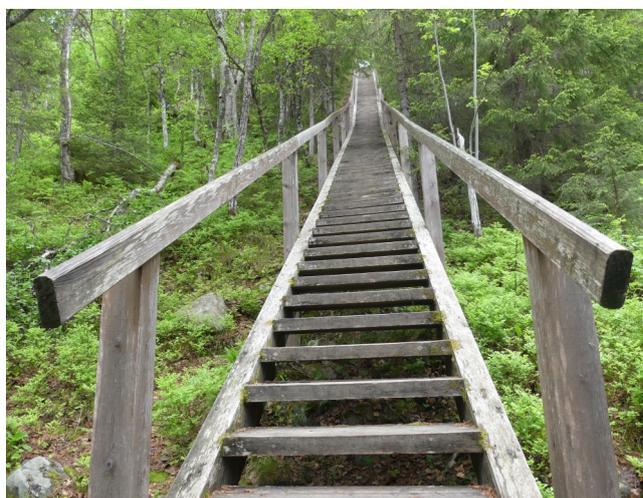


A l'extérieur, Iouri nous rassemble autour d'un cercle de pavés presque invisible marquant un emplacement. C'est là que des hommes de toutes origines ont été tués, certains roués de coups, ont été fusillés se tenant avec des béquilles. Les exécuteurs abattaient aussi leurs victimes à coups de hache. Iouri a du mal à aller jusqu'au bout de son discours, sa gorge nouée ne parvient plus à exprimer sa pensée. Cet endroit chargé de malheur et de l'horreur des exécutions le submerge. Nous faisons un cercle silencieux autour

de cet homme qui en quelque sorte expie les crimes de son pays. Sa tête est légèrement penchée vers l'avant, comme courbée par le poids de cette inhumanité.

Une centaine de fosses communes sont dispersées autour de la colline, les victimes étaient jetées en bas. Des centaines de corps sont encore confondus avec la tourbe et la forêt, sans sépulture. L'émotion et le respect nous poussent à chanter une Marseillaise sourde, lente, plutôt prière qu'hymne guerrier. Cet hymne à la Liberté connu de tous les Russes est une sorte d'hommage à la souffrance des victimes de la Tcheka et des bolcheviks. Iouri en est tout retourné. Sensible à notre geste spontané, avec difficulté, tant il en est ému, il nous demande de témoigner, qu'« *en Russie, personne ne veut savoir ce qui s'est passé, le pouvoir politique d'aujourd'hui est l'héritier des tortionnaires, le président Poutine est lui-même un membre de la police politique* ». Le cercle de pavés est peu de choses, c'est la seule trace des massacres. L'herbe rase menace de le faire disparaître. Aucune plaque, aucun signe, un endroit paisible...

Un escalier de bois, réplique de l'escalier qui servait à projeter des prisonniers vers le bas de la colline nous conduit au pied d'une croix, signe de respect pour les morts. Ici et là une stèle.



« *C'était de cette colline surmontée d'une église que l'on avait précipité dans les escaliers gelés hauts de centaines de marches, vers une mort certaine et cruelle, des détenus politiques attachés vivants à des troncs d'arbres.* ».

Arto Paasilinna : le bestial serviteur du pasteur Huuskonen, p 202.

Autour de nous, dissimulées dans les bois, des fosses communes ouvertes attendent encore des victimes, on ne les enterrait pas en hiver, il fallait attendre le dégel. Iouri nous dit que Solovki est un cimetière, que partout il y a des tombes. Cet après-midi, nous étions seuls sur ce site, « *combien de personnes viennent là ? Très peu* » nous dit Iouri. Et pourtant, peut-on oublier ...



Quittant la colline de la Hache, trace d'Histoire s'il en est, nous revenons vers la bourgade pour embarquer vers l'île aux lièvres. Le guide nous dit que tout au long de la piste on retrouve des traces des retranchements creusés dans l'attente d'une attaque finlandaise ou allemande. Les soldats de l'Union soviétique on eux aussi souffert terriblement dans cet univers impitoyable à l'homme. Autrefois, du temps du camp de prisonniers, sur la trace de la piste, il y avait un petit réseau de chemin de fer qui allait de chantiers en chantiers pour transporter le bois et la tourbe.

« Cette fois, le pasteur proposa à Belzéb un gîte semi-fini : c'était un ancien trou d'homme datant de la seconde guerre mondiale, l'une de ces tranchées utilisées par les recrues de la marine soviétique envoyées faire leurs classes à Solovki. Les malheureux avaient dû creuser des abris en bordure de Sekirmaïa gora et y vivre tant bien que mal, à la dure. La plupart étaient morts de froid, de faim ou de maladie. »

Arto Paasilinna : le bestial serviteur du pasteur Huuskonen, p 191.

« Juillet est une des pires périodes, car il fait très chaud et humide... l'île est pleine de moustiques... A la fin du mois de septembre, il commence à faire froid pour de vrai. Pour de vrai, ça veut dire qu'en hiver il peut faire jusqu'à trente degrés en-dessous de zéro. A cette température, la moindre partie du corps non protégée gèle en quelques minutes. Avec le froid arrive la nuit ... c'était les jours les plus épouvantables de ma vie. Le froid oblige les gens à rester chez eux jour et nuit. Les seuls que l'on voit deux fois par jour, ce sont les pêcheurs... Il n'y a pas de lumière dans la rue, seul le sentier qui mène au monastère est signalé par des lampes à pétrole ».

Claudio Giunta, Solovki, p 90-91.



Repasant devant le Kremlin de Solovki, nous embarquons au bout d'un petit ponton. Entassés dans deux minuscules embarcations sur une mer qui s'agite, nous atteignons l'île aux lièvres en une bonne demi-heure. Notre vedette, un peu plus lente, arrive bonne dernière.

Un guide nous y attend, il est plus de 18 heures. Nous accostons sur un quai sommaire, bloc de béton accroché au rivage élevé au statut de port. L'île aux lièvres est battue par les vents, peu d'arbres parviennent à s'y accrocher, c'est le paradis du lichen, des buissons bas, des myrtilles. Une chapelle et deux petits bâtiments dominent le port. Une croix orthodoxe est tournée vers la mer. Ici nous sommes à la prison des femmes récalcitrantes. Séparées des hommes, elles subissent le même sort, entassées par centaines dans la petite église, sans hygiène, à peine vêtues et mal nourries.



Là aussi il s'agit punir. Le but est d'avilir, d'amoindrir, de réduire les volontés, de casser ce qui leur reste d'humanité pour en faire de vraies Soviétiques. Là aussi tout à été fait pour déconsacrer l'église par la souillure. Mais, aujourd'hui, la sérénité est revenue, et à nouveau les icônes sont veillées par des cierges.





Le ciel devenu menaçant et le vent qui se lève accentuent la sévérité du lieu. Au loin, à la faveur d'une brève éclaircie, on aperçoit le monastère.

Le guide nous indique que l'on trouve des traces de murs datant du XVI^{ème} siècle, époque où une cale de radoub avait été installée. Il raconte qu'au XVII^{ème} siècle, les Strèlitz (archers, mousquetaires ou arquebusiers) du Tsar tinrent garnison sur cette île pour surveiller le monastère.



« Vers le milieu du XVII^{ème} siècle, les moines se rangèrent du côté des vieux-croyants... le monastère récalcitrant se retrouva finalement en guerre : en 1668 le tsar le fit encercler par une petite troupe de soldats. Le siège dura des années, car la solide forteresse se défendit. Ce n'est qu'en 1676 que les Streltsy réussirent à pénétrer à l'intérieur par une fenêtre de la muraille et exterminèrent presque jusqu'au dernier les 400 défenseurs de la place. Parmi la trentaine de rescapés, seuls quatorze survécurent aux interrogatoires qu'on leur fit subir sous la torture selon la coutume de l'époque. Ce fut la fin de la première splendeur du monastère de Solovki. »

Arto Paasilinna : le bestial serviteur du pasteur Huuskonen, p 206.



Mais ce qui fait l'étrangeté de l'île, ce sont des labyrinthes, curieux signes laissés par une civilisation disparue. Notre guide s'est attaché à l'étude de ces traces appartenant à un groupe humain inconnu. La signification n'est pas évidente. Sur l'île, ils sont de plusieurs tailles, orientés différemment, assez semblables dans leur dessin C'est une sorte de chemin circulaire enroulé sur lui-même et menant à un centre dont l'usage aurait pu être funéraire ou religieux. Un des prisonniers du camp, savant socialiste emprisonné pour son état d'esprit anti-bolchevique, a étudié ces labyrinthes pendant dix ans et en a fait une thèse.

Notre guide a repris ces travaux et étendu sa recherche en comparant le site avec des traces similaires réparties dans le monde. Selon lui, sans que l'on sache qui étaient ces hommes, les labyrinthes vieux de plusieurs milliers d'années se retrouvent sous une forme très proche jusqu'au Moyen-Orient et en Inde. Il nous montre une carte de ses travaux répertoriant les diverses découvertes. Ce faisant il nous emmène le long d'une piste d'un labyrinthe à l'autre, certains plus grands, plus visibles. Ces traces au ras du sol sont bien conservées, très discernables, la faible végétation n'a pas tout détruit.



La pluie interrompt son discours, nous fouette le visage, et nous nous transformons en moines habillés de capes bleues ou vertes, aimablement fournies par les guides. Il pleut tellement souvent que ce vêtement disgracieux est indispensable si le guide veut garder ses ouailles. La lumière a changé, il est près de 20 heures, l'orage gronde en mer au loin,. Des rayons de soleil encadrent des nuages sombres. Des traits de pluie nous cinglent le visage. Le guide poursuit son explication. Sur cette île abandonnée de tous, un homme passionné maintient en vie l'histoire des prisonnières du S.L.O.N. et de ces inconnus qui jadis ont laissé une trace de leur culture. Improbable rencontre à 150 kilomètres du cercle polaire arctique entre des amateurs napoléoniens et un archéologue amateur passionné.

Sur cette île aussi l'horreur du Goulag a régné. Une des méthodes consistait à maintenir les prisonniers en état de faim permanente. L'insuffisance des rations focalisait tous les efforts sur la découverte d'un quignon de pain ou d'un morceau de légume.

« Il vivait auparavant dans un camp à proximité d'Arkangelsk, où les prisonniers travaillaient dans la forêt comme bûcherons. Comme ils mouraient en grand nombre, ils s'étaient regroupés pour un travail de secours. Ils recevaient les bons pour la soupe à l'appel du matin où ils devaient se tenir en rang par quatre. Là, ils tenaient parmi eux les morts qui étaient ainsi comptés avec les autres. C'est pourquoi ils étendaient le cadavre sitôt après la mort dans une posture qui leur permettait ensuite de le tenir debout. Les morts pouvaient ainsi être utilisés plusieurs jours selon la saison. Comme des hommes mourraient tous les jours, c'étaient toujours quelques soupes que l'on pouvait partager. »

Angela ROHR : l'exil éternel, p. 285.

L'orage se rapproche, la mer grisaille et se plombe, la lumière disparaît, devient laiteuse. Il faut rentrer. La mer moutonne. Empaquetés dans nos imperméables transparents, courbés sous la pluie qui cingle les visages, frissonnants, nous regagnons le ponton.



Entassés mouillés dans les deux vedettes, un peu fatigués, peut-être même soulagés de devoir interrompre la visite pourtant intéressante, nous regagnons sans difficulté le port de Solovki et notre hôtel. La journée a été longue, commencée à la gare de Kem avant une heure du matin, elle s'achève par un bon repas et un sommeil digne d'un ours qui hiberne.